D'abord apprendre à marcher

Pour que les outils nous mènent plus loin



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[INTRO]
On lui a mis le monde au bout des doigts,
avant qu'il ait appris à le saisir.
On lui a donné mille réponses,
avant qu'il ait eu le temps de questionner.

À force de raccourcir les routes,
n'a-t-on pas raccourci le voyage ?

[REFRAIN]
Dis-moi ce qui grandit en moi
quand la machine agit pour moi.
Ce qu'elle m'aide à découvrir,
ce qu'elle m'empêche d'acquérir.

Ne me rends pas spectateur
de ce que je pourrais apprendre.
Aide-moi plutôt à devenir
capable d'aller plus loin.

[STROPHE 1 — LE TEMPS D'APPRENDRE]
Une erreur n'est pas une défaite,
un détour n'est pas du temps perdu.

Analyse de lecture suivie

Chercher un mot, reprendre une phrase,
c'est bâtir ce qu'un résultat ne montre pas.

La réponse fuse en une seconde,
comprendre demande parfois des heures.
Le maître sait quand offrir son aide,
et quand laisser chercher encore.

Si la technique devient plus puissante,
que notre exigence le devienne aussi.

[REFRAIN]
Dis-moi ce qui grandit en moi
quand la machine agit pour moi.
Ce qu'elle m'aide à découvrir,
ce qu'elle m'empêche d'acquérir.

Ne me rends pas spectateur
de ce que je pourrais apprendre.
Aide-moi plutôt à devenir
capable d'aller plus loin.

[STROPHE 2 — NI HIER CONTRE DEMAIN]
La craie n'a jamais rendu sage,
l'écran n'a jamais rendu sot.
Un livre peut rester fermé,
un écran peut ouvrir des mondes.

Mais aucun progrès de la machine
ne garantit celui de l'esprit.
Ce qu'un outil sait accomplir
ne dit pas ce qu'il nous fait acquérir.

Ni retour vers un âge d'or,
ni fuite en avant vers demain.
Ce n'est pas l'outil qui nous rend libres,
c'est ce que nous savons en faire.

[BRIDGE — L'ESSENTIEL]
La question n'est pas le papier ou l'écran.
Pas hier contre demain.

L'élève peut-il expliquer son chemin,
reconnaître une erreur,
défendre une idée ?

Peut-il refaire sans assistance
ce qu'il prétend avoir compris ?
Et si l'outil l'aide à mieux comprendre,
pourquoi faudrait-il l'en priver ?

La vraie question n'est pas
ce que la machine sait faire,
mais ce qu'elle nous aide à devenir.

[REFRAIN FINAL]
Je veux savoir ce qui grandit en moi
quand la machine agit pour moi.
Ce qu'elle m'aide à découvrir,
sans m'empêcher de l'acquérir.

Je ne veux pas être spectateur
de ce que je pourrais apprendre.
Je veux devenir assez libre
pour avancer avec ou sans elle.

[CODA — PLUS LOIN]
Apprends-moi d'abord à marcher,
mais ne m'interdis pas de voler.

Ne me donne pas des ailes
pour m'éviter de tenir debout.

Et quand je saurai m'en servir,
ne m'oblige pas à rester au sol.

L'école n'a pas à choisir
entre l'homme et ses outils.

Elle doit former des êtres humains
capables de choisir leurs chemins.

octobre 2026

Analyse de
« D'abord apprendre à marcher»

Pour que les outils nous mènent plus loin

Une pédagogie de l'autonomie

Il est des questions qui paraissent concerner les seuls spécialistes de l'éducation, alors qu'elles engagent une certaine conception de l'être humain. L'introduction des technologies numériques et de l'intelligence artificielle dans l'enseignement est de celles-là.

Dans *D'abord apprendre à marcher*, Jeannot Scheer aborde cette question en refusant d'emblée les deux simplifications qui dominent souvent le débat : la nostalgie d'une école prétendument meilleure parce qu'elle ignorait les écrans, et la croyance selon laquelle toute innovation technique constituerait nécessairement un progrès pédagogique.

Le poème n'oppose pas le passé à l'avenir. Il examine les conditions dans lesquelles les outils peuvent contribuer à l'apprentissage sans se substituer aux capacités qu'il s'agit précisément de développer.

Sa question fondamentale pourrait se résumer ainsi : **une technologie qui accomplit une tâche à la place de l'élève lui permet-elle pour autant d'apprendre à l'accomplir ?**

Cette distinction entre l'exécution d'une tâche et l'acquisition d'une compétence constitue le centre de gravité du texte.

Le monde au bout des doigts : le paradoxe de la facilité

L'introduction repose sur deux oppositions temporelles :

On lui a mis le monde au bout des doigts,
avant qu'il ait appris à le saisir.

On lui a donné mille réponses,
avant qu'il ait eu le temps de questionner.

Le procédé est simple, mais efficace. Dans les deux cas, la disponibilité précède l'appropriation. Le monde est accessible avant d'être compris ; la réponse apparaît avant que la question ait pu devenir une véritable démarche intellectuelle.

Le verbe « saisir » joue ici un rôle décisif. Il désigne aussi bien le geste de prendre que l'acte de comprendre. Avoir le monde au bout des doigts n'implique donc pas qu'on soit capable de le saisir intellectuellement.

L'image se prolonge dans une interrogation :

À force de raccourcir les routes,
n'a-t-on pas raccourci le voyage ?

Le raccourci technique cesse d'être automatiquement synonyme de progrès. Dans l'apprentissage, le chemin parcouru n'est pas seulement un moyen d'atteindre le résultat : il participe à la formation de celui qui avance.

Le poème ne condamne pas la rapidité. Il rappelle que certaines lenteurs ont une fonction formatrice.

Le refrain : mesurer ce qui grandit

Dis-moi ce qui grandit en moi
quand la machine agit pour moi.

Le refrain déplace l'évaluation de l'outil vers celle de ses effets sur l'apprenant.

Il ne demande pas ce que la machine est capable de produire, mais ce qui se développe chez celui qui l'utilise.

L'opposition entre « en moi » et « pour moi » concentre cette interrogation. Une opération exécutée pour l'élève ne devient pas nécessairement une compétence acquise par l'élève.

Les verbes « découvrir » et « acquérir » précisent cette distinction. Découvrir une information ne signifie pas encore en maîtriser le contenu, les implications ou les possibilités d'utilisation.

La suite du refrain introduit une autre opposition :

Ne me rends pas spectateur
de ce que je pourrais apprendre.

Le spectateur assiste à une action sans nécessairement y participer. L'apprenant, au contraire, doit demeurer acteur de sa propre formation.

Le refrain ne réclame pourtant pas la disparition de la machine. Il lui assigne une fonction positive : aider l'être humain à devenir capable d'aller plus loin.

La technologie n'est donc pas rejetée. Elle est invitée à justifier sa place par ce qu'elle permet à l'apprenant de devenir.

L'erreur, le détour et le temps nécessaire

La première strophe réhabilite trois réalités souvent considérées comme des obstacles à l'efficacité : l'erreur, le détour et la lenteur.

Une erreur n'est pas une défaite,
un détour n'est pas du temps perdu.

L'erreur devient une occasion de comprendre. Le détour cesse d'être une perte dès lors qu'il permet de construire une démarche personnelle.

La distinction se précise dans ces vers :

La réponse fuse en une seconde,
comprendre demande parfois des heures.

Il ne s'agit pas d'affirmer que tout apprentissage doit être difficile ou laborieux. Le texte souligne plutôt qu'une réponse immédiatement disponible et une compréhension véritable appartiennent à deux temporalités différentes.

C'est ici qu'intervient la figure de l'enseignant :

Le maître sait quand offrir son aide,
et quand laisser chercher encore.

L'enseignant n'est ni le gardien jaloux d'un savoir inaccessible ni le simple distributeur de solutions.

Son rôle consiste notamment à apprécier le moment où l'aide devient nécessaire et celui où une intervention prématurée priverait l'élève d'une expérience formatrice.

La strophe s'achève sur une exigence réciproque : plus la technologie devient puissante, plus la réflexion sur ses usages doit être rigoureuse.

Ni nostalgie ni fascination : le refus du faux choix

La deuxième strophe contient sans doute l'antithèse la plus immédiatement mémorable du poème:

La craie n'a jamais rendu sage,
l'écran n'a jamais rendu sot.

Le parallélisme désamorce une opposition trop commode. Aucun support ne possède, par sa seule nature, la vertu de rendre intelligent ou de provoquer l'appauvrissement intellectuel.

La suite renforce cette idée :

Un livre peut rester fermé,
un écran peut ouvrir des mondes.

Le livre n'est pas sacralisé. L'écran n'est pas diabolisé.

Cette symétrie est essentielle à la crédibilité de l'argumentation. Le poème ne défend pas une pédagogie ancienne contre une pédagogie nouvelle. Il refuse précisément de confondre l'ancienneté avec la qualité et la nouveauté avec le progrès.

La véritable interrogation porte sur l'usage, le contexte et les apprentissages effectivement réalisés.

Mais aucun progrès de la machine
ne garantit celui de l'esprit.

Le verbe « garantir » mérite attention. Le poème ne nie nullement la possibilité d'un progrès intellectuel favorisé par les technologies. Il refuse simplement de considérer ce progrès comme automatique.

Cette nuance donne à son argumentation une portée qui dépasse le seul débat scolaire.

Le bridge : de la conviction à l'examen critique

Avec le bridge, la parole change de fonction.

Après avoir développé une réflexion générale, le texte soumet sa propre position à une série de questions concrètes.

L'élève peut-il expliquer son raisonnement, reconnaître une erreur, défendre une idée ? Peut-il refaire sans assistance ce qu'il affirme avoir compris ?

Ces interrogations proposent des critères d'autonomie intellectuelle. Elles déplacent l'attention de la qualité apparente du résultat vers la capacité de celui qui l'a produit à en rendre compte.

Mais le texte refuse de s'arrêter à ce contrôle des acquis :

Et si l'outil l'aide à mieux comprendre,
pourquoi faudrait-il l'en priver ?

Cette question constitue un retournement important.

Après avoir interrogé les risques d'une assistance excessive, le poème rappelle qu'interdire un outil utile pourrait également nuire à l'apprentissage.

C'est ici que son équilibre intellectuel se révèle le plus nettement. Il ne cherche pas à démontrer que l'élève apprend nécessairement mieux sans technologie. Il invite à déterminer quand celle-ci favorise réellement la compréhension et quand elle risque de s'y substituer.

La conclusion du bridge en donne la formulation générale :

La vraie question n'est pas
ce que la machine sait faire,
mais ce qu'elle nous aide à devenir.

La réflexion pédagogique rejoint alors une interrogation plus vaste sur la finalité du progrès technique.

La coda : marcher avant de voler, mais ne pas renoncer au ciel

La coda ramène les considérations précédentes à deux images élémentaires :

Apprends-moi d'abord à marcher,
mais ne m'interdis pas de voler.

Le premier vers affirme la nécessité de construire les capacités fondamentales. Le second empêche cette exigence de devenir un principe d'interdiction.

Marcher et voler ne représentent pas deux conceptions ennemies de l'éducation. Ils figurent deux moments complémentaires : l'acquisition de l'autonomie et l'élargissement des possibilités.

L'image des ailes apporte une précision décisive :

Ne me donne pas des ailes
pour m'éviter de tenir debout.

Ce n'est donc pas la puissance des outils qui est contestée, mais leur utilisation lorsqu'elle dispense prématurément de développer ses propres capacités.

L'élève ne demande ni qu'on le prive d'aide ni qu'on accomplisse tout à sa place.

Il réclame la possibilité d'apprendre d'abord à se tenir debout, puis d'utiliser les moyens qui lui permettront d'aller plus loin.

La conclusion élargit cette revendication à la mission de l'école :

Elle doit former des êtres humains
capables de choisir leurs chemins.

Le pluriel « chemins » mérite d'être relevé. L'autonomie ne consiste pas à suivre la seule voie jugée souhaitable par l'institution, mais à acquérir les moyens de choisir parmi plusieurs possibilités.

Le poème s'achève ainsi sur une conception de l'éducation qui associe compétence, discernement et liberté.

L'interprétation musicale : faire entendre le temps de la pensée

Dans la version musicale retenue, d'une durée de quatre minutes cinquante-trois secondes, l'interprétation privilégie la retenue.

La voix masculine grave donne au texte une présence réfléchie. Elle évite l'enthousiasme démonstratif qui aurait pu transformer le poème en profession de foi pédagogique.

L'introduction presque récitée installe une relation directe avec l'auditeur. Les mots disposent de suffisamment d'espace pour que leurs oppositions soient perceptibles.

L'accompagnement instrumental, dominé par la douceur du piano et des cordes, soutient cette atmosphère sans chercher à imposer une émotion étrangère au propos.

Le refrain apporte une véritable respiration mélodique. Sa ligne chantée rend la question centrale plus mémorable, sans lui donner le caractère d'un slogan.

Les passages proches du parlé-chanté maintiennent, quant à eux, la dimension argumentative du poème. Ce choix convient particulièrement à un texte dont l'efficacité dépend de la clarté de chaque proposition.

Certaines pauses entre les vers sont relativement longues. Elles peuvent momentanément ralentir le déroulement, mais participent aussi à la dramaturgie de l'attente : l'auditeur dispose d'un instant pour mesurer ce qui vient d'être dit avant d'entendre la suite.

Le bridge retrouve une expression plus dépouillée, adaptée à l'enchaînement des questions.

Enfin, la coda, essentiellement déclamée, constitue l'aboutissement expressif de la chanson. La voix y abandonne toute recherche d'effet spectaculaire. L'image de la marche et du vol gagne précisément en profondeur parce qu'elle est prononcée avec simplicité.

Cette interprétation respecte ainsi la nature hybride du texte : ni chanson de variétés conventionnelle, ni discours accompagné d'une musique illustrative, mais une forme de poésie argumentative mise en voix.

Une dissertation chantée sur la liberté d'apprendre

D'abord apprendre à marcher trouve son originalité dans le refus de présenter la technologie comme une force nécessairement libératrice ou aliénante.

Le poème ne demande pas à l'école de choisir entre le papier et l'écran, entre les méthodes traditionnelles et les innovations numériques. Il lui demande de ne jamais perdre de vue la finalité de ses pratiques : développer chez l'élève les capacités de comprendre, de juger et d'agir par lui-même.

La formule pédagogique « Analog First, Digital Last » peut éclairer cette démarche, à condition de ne pas devenir « Analog First, Digital Never ». L'antériorité de certains apprentissages fondamentaux ne justifie pas l'exclusion des outils susceptibles de les prolonger.

La contribution particulière du poème consiste à transformer ce débat technique en une question humaine.

La valeur éducative d'un outil ne se mesure pas seulement à ce qu'il permet de produire, mais aussi à ce qu'il permet à celui qui l'utilise d'apprendre et de devenir.

En ce sens, la chanson défend moins une méthode pédagogique qu'un principe de responsabilité.

Elle rappelle que l'éducation ne vise pas simplement à rendre les tâches plus faciles ou les résultats plus rapides. Elle doit permettre à chacun de comprendre suffisamment le monde pour y choisir sa propre direction.

Et lorsqu'elle y parvient, apprendre à marcher n'est plus le contraire de voler.

C'en est la condition, non la limite.

Phil Sarca
